



CULTURE

John Corigliano fait trembler Versailles

CLASSIQUE À 81 ans, le compositeur fait figure de doyen de la musique américaine. Son chef-d'œuvre « Les Fantômes de Versailles » est enfin créé en France, in situ.

Il est assis à côté de son mari Mark Adamo, lui-même compositeur. Un œil rivé sur l'imposante partition du deuxième acte de son opéra. L'autre sur l'orchestre de cinquante musiciens, à découvrir dans la fosse. À 81 ans, John Corigliano peut bien avoir entendu son unique opéra, *The Ghosts of Versailles*, des centaines de fois, il ne manque aucune note de cette répétition à l'italienne. Attentif au moindre détail rythmique. À la plus petite nuance. À chaque couleur de sons. « Je mets un point d'honneur à être là aux répétitions lors des nouvelles productions, glisse-t-il de sa voix flûtée après une séance de debriefing avec le chef Joseph Colaneri. C'est la moindre des choses pour un compositeur vivant. »

Cette première française, qui aura lieu le 4 décembre, il l'attend depuis plus d'une décennie. « Mais jamais je n'aurais imaginé que cette création puisse avoir lieu ici, à Versailles. Je suis passé dans la loge

du roi. Cela m'a bouleversé. Je n'en reviens toujours pas. Les chanteurs non plus ! » Il faut dire que ses *Fantômes* sont ici chez eux. Dans le livret plein de fantaisie et de clins d'œil historiques de William M. Hoffman, les esprits de Marie-Antoinette, Louis XVI et Beaumarchais se retrouvent au petit théâtre de la reine. L'auteur y a élaboré un plan pour, avec les personnages de ses pièces, réécrire l'Histoire et sauver la reine qu'il aime en secret. Un sujet « dicté par mes propres besoins musicaux », dit Corigliano.

« Écriture très moderne »

Pour comprendre comment Figaro, Al-maviva, Rosina et Suzanne se retrouveraient changés en 1991, sur la scène du Met de New York, en agents secrets à la solde d'un Beaumarchais fantomatique, il faut remonter à la toute fin des années 1970. John Corigliano n'a pas encore sa *Symphonie n°1* sur ses amis morts du sida, qui lui vaudra son premier Grammy Award. Ni la musique du *Violon rouge*, grâce à laquelle il obtint l'Oscar en 1997. Mais ce n'est plus un inconnu. Son prix de musique de



chambre au festival de Spoleto (Italie), en 1963, ainsi que son *Concerto pour clarinette* créé en 1977 lui ont valu la reconnaissance de ses pairs outre-Atlantique. Seulement, « l'opéra n'était pour moi qu'un monde très lointain et étranger. J'étais un enfant de l'orchestre, biberonné à la musique par mon père (violoniste solo du New York Philharmonic, NDLR) et Leonard Bernstein, qui m'avait pris sous son aile comme assistant sur ses Concerts pour la jeunesse. J'ai énormément appris de son charisme. Sa disparition fut une perte immense. »

Si Bernstein avait déjà, avec *Candide*, imprimé sa marque sur l'opéra américain, ce n'est pas par lui que viendra le déclin. « J'étais très ami avec la chanteuse Renata Scotto. Un jour, elle m'a demandé de lui écrire quelque chose. Comme elle avait une âme d'actrice, elle voulait plus qu'un cycle de mélodie. Nous étions tombés d'accord sur les monologues de la Médée de Sénèque. Elle en a parlé au chef d'orchestre James Levine, qui m'a demandé si cela me tentait d'écrire un opéra. C'est comme ça que ça a commencé. »

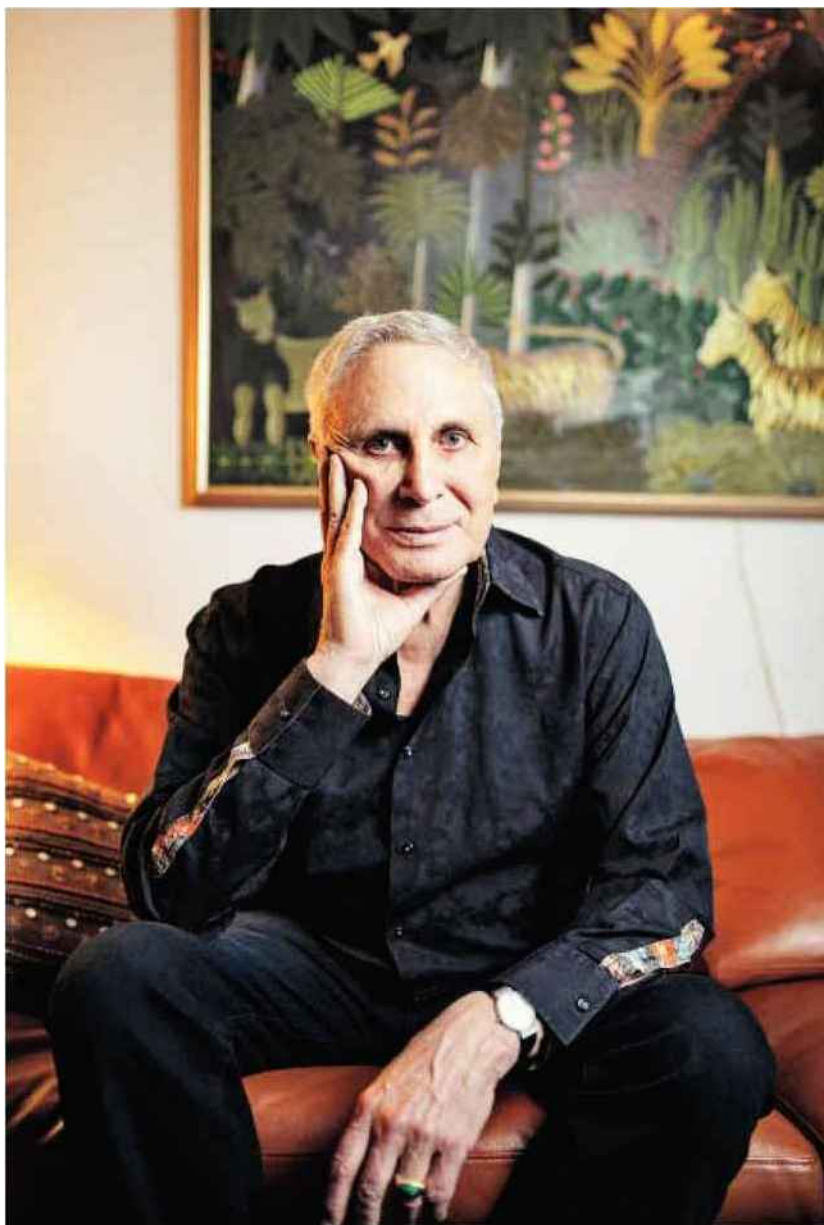
Commandé au départ pour le centenaire du Metropolitan Opera, en 1983, l'ouvrage mettra finalement douze ans pour voir le jour. « Au début, Levine ne croyait pas à un opéra buffa. Mais pour moi, c'était dans ce genre-là que les compositeurs que j'adorais, comme Rossini avec *L'Italienne à Alger* et Mozart avec *Così fan tutte*, avaient fait preuve de la plus grande imagination. Il m'a demandé si j'avais un sujet en tête. Je lui ai répondu: *La Mère coupable de Beaumarchais*. »

C'est au dramaturge William M. Hoffman que revient la tâche de traduire la pièce en anglais. « Bill et moi étions meilleurs amis depuis nos 20 ans. Nous partagions le même goût de la culture française. Il m'a dit: "Une simple traduction ne marchera pas à l'opéra mais les personnages sont formidables." De mon côté, je ne voulais pas faire un nouveau *Rake's Progress*, un opéra dans un style néo-classique. Je lui ai dit: "Transforme-moi ces personnages en fumée", ce qui me semblait le plus proche de ma musique. Il est parti sur l'idée de fantômes montant une pièce à Versailles. C'était parfait. Cela

permettait d'alterner une écriture très moderne et des pastiches de musiques du XVIII^e siècle. » Un procédé d'écriture double, avec lequel il renouera d'ailleurs pour son deuxième opéra (coécrit avec Mark Adamo), créé en 2021 à Santa Fe: *The Lord of Cries*. « *Le mariage improbable entre le Dracula de Bram Stoker et les Bacchantes d'Euripide* », promet-il.

D'ici là, le public français (qui de manière incompréhensible n'a jamais entendu non plus sa *Symphonie n°1*) pourra se précipiter pour entendre ces *Fantômes de Versailles* qui, à leur création au Met en 1991, avaient fait un triomphe. Leur première française s'inscrit dans le cadre des 250 ans de l'Opéra royal de Versailles, et le directeur de la salle, Laurent Brunner, n'a pas hésité à mettre les petits plats dans les grands. S'associant à l'excellent festival d'opéra de Glimmerglass dans l'État de New York (où la production fut créée cet été), qui vient avec sa propre distribution. Et créant son propre orchestre: une première depuis la réouverture de la salle il y a dix ans! ■

Les Fantômes de Versailles, à l'Opéra royal de Versailles (78), les 4, 5, 7 et 8 décembre.
www.chateauversailles-spectacles.fr



**Le compositeur John Corigliano,
dans son appartement,
à Manhattan, en mai dernier.**

K. MORAN/NYT-REDUX-REA